

†
ORDO
CISTERCIENSIVM S.O.

ABBAS GENERALIS

Prot. N° 96/AG/05

Rome, le 12 octobre 1996

NOS FRÈRES DE L'ATLAS - III

Témoins lumineux d'une espérance : une histoire qui est la vôtre et la nôtre.

Bien chers Frères et bien chères Soeurs,

Trois jours après la mort-martyre de nos sept Frères, je recevais une lettre de Dom Ignace Gillet, notre ancien Abbé Général. Dans cette lettre à propos des événements que nous vivions à ce moment-là, Dom Ignace m'écrivait ceci : *"Dans nos monastères aussi il y a un courant qui passe... et je sens bien que je ne suis plus le même"*. Ces mots, écrits par un ancien de 95 ans et qui a connu l'Ordre comme bien peu d'entre nous, ont un poids et une portée tout à fait spéciaux.

En effet, un incroyable courant de témoignage évangélique a secoué l'Ordre au cours de ces derniers mois. Courant de vie qui anime et vivifie, réveille et stimule, et nous renvoie au premier amour. Moi aussi je me suis senti secoué et vivifié. Avec Dom Ignace, je peux dire aussi : je sens bien que je ne suis déjà plus le même. J'ai 52 ans de plus et 103 de moins.

Je voudrais revenir à la grâce que nous ont partagée nos Frères, nos témoins dans le Témoin, nos médiateurs dans le Médiateur. Le fait de se remémorer ce qui est advenu nous aidera à reconnaître la bonté et le pouvoir de l'unique Seigneur de l'histoire, nous aidera à convertir nos coeurs selon ses sentiments.

Remontons, alors, le cours des années. Laissons le Seigneur nous parler à travers les faits : en lisant cette histoire à la lumière de la foi, elle se révélera à nous comme une histoire de salut. Que nos Frères - ceux qui aujourd'hui sont en route avec nous vers le Royaume et ceux qui nous y attendent - prennent la parole, nous révèlent et nous expliquent eux-mêmes ce qui est advenu.

UN PROLOGUE NÉCESSAIRE

Une histoire qui n'a pas commencé hier

Le 5 juillet 1830, la flotte française débarquait et conquérait militairement le terrain algérien qui, très tôt, fut annexé à la France métropolitaine. Un grand nombre de colons français émigrèrent alors vers le territoire algérien. Treize ans plus tard, en 1843, un groupe de 12 moines d'Aiguebelle s'installait à Staouéli, à l'ouest d'Alger; l'aventure cistercienne recommençait en Afrique.

Notre-Dame de l'Atlas, fondée en 1934 par l'Abbaye Notre-Dame de Délivrance, après quelques essais infructueux, s'établit définitivement à Tibhirine sous la paternité d'Aiguebelle.

En 1938, Ferhat Abbas fondait l'*Union Populaire Algérienne*, un mouvement indépendantiste qui favorisait la personnalité arabe de l'Algérie. Cinq ans plus tard, en 1943, Ferhat Abbas sollicitait du Gouverneur français la reconnaissance d'un état algérien indépendant et souverain. La réponse

négative de la France donna lieu à une opposition ouverte. Après la seconde Guerre Mondiale, en 1945, la France a tenté d'écraser toute tentative d'indépendance en Algérie.

À partir de 1954 commença une guerre ouverte d'opposition à la France, menée par Ben Bella, Ait Ahmed et M. Kedir... En juillet 1959, Père Mathieu et Frère Luc sont enlevés mais ils retrouvent la liberté huit jours plus tard...

La signature de l'indépendance de l'Algérie eut lieu le 18 mai 1962 et la proclamation officielle le 3 juillet de la même année. Le 8 septembre, Ben Bella du Front de Libération National (FLN) fut élu président du pays.

La chronique de l'Abbaye de l'Atlas pour l'année 1965 raconte comment l'année précédente on avait pratiquement décidé la fermeture du monastère. En effet, le Chapitre Général, qui s'était réuni en janvier 1964, avait déclaré : "Le Révérendissime et l'Assemblée se réjouiraient si un monastère de l'Ordre s'offrait pour reprendre l'Atlas en y faisant une nouvelle fondation. Autrement, il faudra bien se résoudre à fermer cette maison, comme l'a déjà décidé en principe le Définitoire". S.E. Mgr Duval s'opposa et tint ferme dans son opposition. Sa confiance était illimitée : "le désert fleurira", écrivait-il au Père Abbé de Timadeuc qui avait décidé d'envoyer des frères à l'abbaye. Et le 29 octobre 1964, alors qu'il visitait la communauté, Monseigneur pouvait actualiser ses paroles : "le désert a déjà fleuri".

Le 19 juin 1965, un coup d'état déposa Ben Bella et un Conseil Révolutionnaire, présidé par le Colonel Boumédiène qui plus tard allait être élu président, prit le pouvoir. Le 27 juin 1976, c'est la proclamation de la Lettre nationale : l'Algérie est un pays socialiste, de religion islamique et de langue arabe. Le 27 décembre 1978, Boumédiène meurt. Le 31 janvier 1979, le Congrès du FLN élit comme président Benjedid Chadli qui sera par la suite réélu au suffrage universel en 1984.

Au cours des dix dernières années, les groupes fondamentalistes et le nombre des insatisfaits par rapport à la Lettre Nationale de 1976 ont continué à augmenter... Le multipartisme a réussi à s'ouvrir une voie. Le Front Islamique du Salut (FIS) a obtenu un bon résultat lors des élections administratives de juin 1990. Fort de ce succès, le FIS demande des élections politiques, prévues pour le 27 juin 1991. Divers désordres obligent à reporter les élections au 26 décembre : au premier tour, le FIS obtient 24% des suffrages. L'Armée intervient alors pour suspendre le deuxième tour prévu pour le 16 juin 1992 : le Président Chadli est déposé, le Haut Comité d'État, présidé par Mohamed Boudiaf, prend le pouvoir. Le FIS est déclaré hors la loi et toutes les activités politiques sont suspendues. Obligé de vivre dans la clandestinité, le groupe le plus radical du FIS, le Groupe Islamique Armé (GIA) commence une série ininterrompue d'actes terroristes : le 29 juin 1992, Boudiaf est assassiné...

UNE VISITE DE NOËL PAS TOUT À FAIT INATTENDUE

De naissance en naissance

C'était le 17 janvier 1994. Parmi les nombreuses lettres arrivées à la Maison Généralice ce matin-là, une grande enveloppe avec des timbres d'Algérie et l'écriture minuscule de Père Christian. J'ouvre l'enveloppe et je lis :

"Cher Père et frère Bernardo, ci-joint tout un dossier pour compléter les «événements». C'était difficile de joindre la Maison Généralice pour dire les choses. Et tout s'est succédé très vite, y compris nos propres «préférences» communautaires. Il y a tout de même eu, après la «visite» de la nuit de Noël, une réaction de «fuite» immédiate parfaitement compréhensible. J'étais peut-être le mieux placé pour savoir que s'il y avait menace, elle pesait d'abord sur moi (j'étais, et je suis, le «mot de passe» : une vraie trouvaille!). Je ne pense pas que, dans l'immédiat, la communauté

risque, dans son ensemble, le sort atroce de nos amis de Tamesguida. Mais comment ne pas garder leur image à l'esprit ?

Maintenant, il y a un calme réel... une paix venue de l'Enfant et de sa Mère. Avec aussi, cet espoir que les voisins attachent à notre présence «entre les deux» ».

Et je trouve effectivement en plus de ce mot écrit à la main plusieurs documents qui ont pour titres :

- Chronologie des événements.
- La situation... au 5 janvier 1994 (à 6h du matin).
- Votes communautaires, 31 décembre 1993 (confidentiel).
- Le frère Christian de Chergé, Prieur du monastère de Tibhirine à M. le Wali de Médéa, 30 décembre 1993.
- Relation de frère Christophe.

Je comprends immédiatement qu'il est arrivé quelque chose d'important. Quelque chose qu'on espérait beaucoup ne jamais voir advenir. Je prends le téléphone et j'obtiens aussitôt Christian. D'une voix calme, il m'explique ce qui est survenu. Je sens aussitôt qu'une nouvelle étape vient de commencer à Notre-Dame de l'Atlas. Après notre conversation, je reprends la lecture des textes trouvés dans la grande enveloppe.

Chronologie des événements...

* octobre 1993 : trois agents consulaires français sont pris en otages. Relâchés, ils sont porteurs d'une menace précise du GIA (Groupe Islamique Armé) destinée à tous les étrangers vivant en Algérie : "Ils ont un mois pour quitter le pays". Plusieurs ambassades prennent très au sérieux l'avertissement (Allemagne, Belgique, Grande-Bretagne...). La France ne veut pas risquer d'entrer en absence d'Algérie, mais conseille la prudence.

* 17 novembre 1993: frère Christian est convoqué au Cabinet du Wali (Préfet). On lui propose une garde de police. Il refuse net toute présence armée. Il accepte seulement de ne plus ouvrir la nuit.

* 1^{er} décembre 1993 : expiration du délai accordé aux étrangers. très vite, un espagnol, un français, une femme russe (ménage mixte), un britannique... sont assassinés.

* 14 décembre 1993 : à la tombée de la nuit, 14 (sur 19) ex-Yougoslaves (essentiellement Croates) d'un chantier d'hydraulique installés à Tamesguida (4 km à vol d'oiseau du monastère, sous nos fenêtres) sont égorgés par un commando évalué à 50 personnes. Deux échappent miraculeusement au carnage. Les victimes ont été désignées parce que Chrétiens et Croates, sans doute en lien avec le conflit actuel en Bosnie. Nous les recevions chaque année pour les nuits de Noël et de Pâques. C'est un vrai choc pour la communauté.

* 19 décembre 1993 : frère Christian est à nouveau convoqué à la Wilaya (Préfecture). Entretien d'une heure dans le bureau du Wali soucieux de prendre des mesures de sécurité pour protéger la communauté après le massacre de Tamesguida. Il suggère que nous "prenions des vacances en France"; propose un repli sur un "hôtel protégé" de Médéa pour la nuit, aux frais de la wilaya; encore des armes, etc... Moyens peu ajustés, à l'état religieux notamment. Sentiment que le danger ne serait pas moindre... que tout départ provisoire dans ces conditions risquerait d'être sans retour possible; que le voisinage ne comprendrait pas. On convient d'améliorer la ligne téléphonique (nouveau numéro installé le jour même)... et d'être attentif aux indications venues du climat environnant. Sans beaucoup d'illusions, on verrouille davantage et plus tôt. On a conscience aussi de vivre des conditions assez exceptionnelles de conversation monastique. On est d'accord pour éviter ce que le Wali a appelé "un suicide collectif". On se redit les raisons

qu'on a de rester, avec la conscience d'être à la jonction entre deux groupes qui s'affrontent ici et un peu partout en Occident et au Proche-Orient, évidemment.

* 24 décembre 1993 : "Ils" sont là, vers 19h15, à trois entre nos murs (trois autres à l'extérieur), armés, sans être directement menaçants. Ils font irruption à l'hôtellerie où se trouve notre curé G.N. et trois étudiants africains avec l'hôtelier, Fr. Paul. Ils demandent à voir "le pape du lieu". L'un d'entre eux s'introduit dans le cloître et cherche à rassembler les frères. Deux d'entre eux s'enfuient sans être vus et resteront cachés jusqu'aux Vigiles, redoutant le pire pour les autres. Frère Christian se rend à l'hôtellerie. Il a un long entretien avec le responsable, après avoir fait remarquer que des armes pénètrent pour la première fois dans une "maison de paix" où elles n'ont pas leur place. Le chef se veut rassurant sur ses intentions, dans l'immédiat et pour la suite, à condition que... 1/... 2/... 3/... Frère Christian argumente. "Vous n'avez pas le choix". Ils n'avaient pas noté que c'était Noël. On est resté dans le flou. Le but était clairement atteint de nous compromettre... De fait, impossible de prévenir les autorités. Évidemment, ce fut un Noël assez particulier.

* 26 décembre 1993 : réunion communautaire. Une majorité des frères se prononce pour un départ immédiat. On doute que le temps nous soit laissé de prendre des dispositions pour préserver l'avenir. On estime à l'unanimité qu'il n'est pas moral de satisfaire à la 3^e demande. Un engrenage qui coûterait cher à l'Église. Cependant, un des visiteurs de Noël a bien précisé que le GIA faisait une distinction entre "Chrétiens" et "étrangers"...

* 27 décembre 1993 : visite de notre Archevêque, le Père Teissier. En resituant notre communauté parmi les autres, il souligne l'effet qu'aurait notre départ brutal sur tous les chrétiens dans l'épreuve. Il suggère quelque chose de "progressif" qui ménagerait les transitions avec l'environnement et sauvegarderait l'avenir. Mais il se défend de peser sur la décision.

* 28 décembre 1993 : la communauté se rallie à la formule de l'évêque. Trois frères s'éloigneront provisoirement pour raisons de soins ou d'études. Les autres prépareront un départ... Dans la soirée, l'évêque choisit de prévenir le Wali que quelque chose...

* 29 décembre 1993 : frère Christian convoqué à la wilaya. Lettre ferme du Wali rappelant la nécessité de mesures de sécurité, et dégageant sa responsabilité. Il exige réponse.

* 30 décembre 1993 : réponse de la communauté au Wali.

* 31 décembre 1993 : on prend une série de votes conventuels pour tenter d'éclaircir des voies communes de décision et d'avenir. Très fort consensus pour un refus de "collaboration", pour une formule "progressive" réservant même la possibilité de rester si rien ne fait obstacle et dans l'ignorance où on est de ce que pourrait solliciter "l'envoyé" annoncé. On aimerait aussi rester ensemble, et se ménager un retour en Algérie. Fès comme point d'attache.

La feuille intitulée *La situation...* au 5 janvier 1994 attire mon attention. Je lis : 1/, 2/, 3/, 4/, 5/, 6/ et j'arrive aux paragraphes 7 et 8 :

7/ En communauté, nous avons d'abord vécu une expérience de profonde communion, instant après instant, accueillant les mots de la prière et les choses de la vie régulière comme un véritable don de Dieu nous dictant ce qu'il y a lieu de dire et de faire, ici, maintenant. Rôle capital de Fr. Luc, médecin et ancien !

8/ Durant quelques semaines, nous allons donc rester à six sur place. La saison permet davantage ce nombre réduit. L'hôtellerie est pour un temps fermée. On peut compter sur l'appoint des associés plus directement liés à la gestion du domaine sous la responsabilité de frère

Christophe. Sur le plan matériel, il va falloir jouer serré pour joindre les deux bouts, comme nos voisins...

Mon intérêt et ma compréhension croissent au fur et à mesure que je lis. Il me semble être à Tihirine. Maintenant c'est Christophe qui me parle pendant que je lis sa *Relation* :

*Ce Noël ne fut pas comme les autres.
Il est encore tout chargé de sens.
Comme Marie, nous gardons toutes ces choses qui nous sont arrivées. Nous continuons l'entretien qu'elle inaugura en son coeur.
Le sens, comme un glaive, nous transperce. Le Verbe prend cette communauté de chair et de sang pour Se dire ici, aujourd'hui.*

Nous venions de terminer notre retraite de communauté avec le Père Sanson, s.j. Il y avait eu des points d'examen et des points d'oraison. Et chacun sans doute avait pris quelque bonne résolution.

Je n'en avais point d'autre que la tienne : résolution d'amour confié. Chaque jour je la reçois... je la prends, je la mange, je la bois... Ceci est mon corps livré pour vous. Ceci est la coupe de mon sang versé pour vous et pour la multitude.

Je suis résolument Vivant de Lui, en Lui, avec Lui.

Nous sommes en situation d'épiclèse.

J'apprends des choses: l'école du service du Seigneur ne prend surtout pas de vacances à Noël. L'Enfant est notre Maître. J'apprends l'Église : ce grand bonheur d'en être, tenu charnellement en ce corps qui dit ici, maintenant, la Présence.

AMOUR QUI VIENT...

Il y avait cette nuit-là, avec nous, G. notre curé, et trois étudiants africains. Il y avait ces hommes et ces femmes de Croatie et de Bosnie venus pour la fête de Noël 91.

J'apprends l'Église : je la vois parée comme une Épouse à la manière de son Époux, le Serviteur Souffrant.

Il y avait Fernand, un savoyard ami.

Il y avait nous, chacun; et les événements qui nous ont immensément rapprochés, n'ont rien gommé des différences. Le matin, nous avons convenu qu'il serait idiot de faire bloc. Chacun a vécu des choses graves. Chacun les interprète. Chacun tâche de les assumer. Et puis, il y a aussi un "nous" qui chemine, progresse en grâce et en sagesse (!?!). On est déplacé, conduit là où on n'aurait jamais pu aller malgré toute notre religion.

...Il est grand le Mystère de la Foi... de la fidélité plus tendre. Oui, je suis ému d'être membre de ce corps, sans éclat ni belle apparence.

Henri Teissier, notre pasteur, est venu nous voir. Ce qu'il a fait d'abord, c'est de présider le Sacrifice de Louange. Après, on a écouté, on s'est laissé agrandir aux dimensions de son inquiétude de berger quand les brebis sont menacées. Il est reparti. Nous laissant libres dans une obéissance qui n'avait devant elle aucune solution évidente. Il a fallu aussi apprendre l'obéissance ensemble, sans préjudice pour la conscience de chacun.

J'apprends ça aussi, et c'est un point sur lequel on a beaucoup écrit et j'avais aussi mon idée là-dessus : c'est la question des moines.

J'apprends donc qu'il y a d'abord l'Église, et nous on est de ce corps christique. Je sais qu'on n'est pas meilleurs, ni des héros, ni vraiment rien d'extraordinaire. Je sens cela très fort ici, à

Tibhirine. Et puis, il y a quelque chose d'unique dans notre façon d'être église : de réagir aux événements, de les attendre, de les vivre.

C'est une certaine conscience, comme si on était responsables non pas de quelque chose à faire, mais de quelque chose à être ici, en réponse de Vérité, en réponse d'Amour. On envisage l'éternité ? Il y a de ça. N-D de l'Atlas, "signe sur la montagne", signum in montibus, annoncent nos armoiries.

Et je vois que notre mode particulier d'existence - moines cénobites - eh bien, ça résiste, ça tient, et ça vous maintient. Ainsi, pour détailler un peu :

L'Office. Les mots des psaumes résistent, font corps avec la situation, de violence, d'angoisse, de mensonge, et d'injustice. Oui, il y a des ennemis. On ne peut pas nous contraindre à dire trop vite qu'on les aime, sans faire injure à la mémoire des victimes dont chaque jour le nombre s'accroît. Dieu saint. Dieu fort. Viens vite à notre aide ! Vite, au secours !

Et puis on reçoit des mots d'encouragement, de consolation, des mots qui font espérer, et c'est là que lire l'Écriture, c'est vital. Il y a du sens. Il est à recevoir, à reconnaître. À reconnaître, il s'accomplit : Toi qui viens ! Et nous voilà chargés de sens. Il s'accomplit : Amour en Croix.

Il y a quelqu'un dont la place est bien marquée dans la Règle de saint Benoît. C'est l'Abbé. Oui, nous croyons qu'il tient la place de Toi qui donnes ta vie. Ce rôle est tenu par l'un de nous. Il a reçu le titre singulier et somme toute fort séculier de "Monsieur Christian". C'est le mot de passe. Le mot de Pâques. Ce Monsieur est en lien avec Marie. "Seul, moi, je passerai !" Solitude filiale et fraternelle près de la Mère. Mission difficile. Elle pèse sur l'un, et sur chacun. Nous sommes un peu accablés, fatigués là, au creux des épaules. On se couche plus tôt ! eh oui, c'est le travail de la foi !

Moines. On est en train de le devenir un peu plus en vérité, selon l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ. Et c'est ici : inculturation spirituelle. La symbiose avec nos voisins, avec le pays, nous réserve de grandes choses : à voir. Par exemple, le regard d'Al. quand vient la nuit et qu'il regagne sa maison, nous quittant jusqu'au lendemain, inch'Allah ! Et MA taillant un pommier avec PH hier, jour d'Épiphanie. Ou la réunion avec les associés, pour marquer le nouvel an. MH prenant en main sa nouvelle responsabilité de chef de culture adjoint.

Pardon, mais il y a encore autre chose, c'est de manger, c'est de boire ensemble. Ah, les frites du toubib... délivrées uniquement sur ordonnance, comme le miel du rucher ! Frère Luc ? Oui, il est bien exposé. Pour le 1^{er} janvier 1994, inaugurant l'année et le mois de ses 80 ans, au réfectoire, nous avons écouté la cassette qu'il garde en réserve pour le jour de son enterrement : Édith Piaf chantant : "Non, je ne regrette rien !"

En relisant aujourd'hui le *Journal* de Christophe, je retrouve son expérience de cette veille de Noël :

[25/12/93] Noël.

Nuit obscure et l'Étoile du matin éclaire chaque visage. Nous sommes tous vivants.

Et la lumière dans les ténèbres brille, et les ténèbres ne l'ont pas saisie.

Il suffit de nous en tenir au pouvoir de devenir enfants de Dieu de Dieu ici engendrés.

Que nous est-il arrivé ?

Toi, l'au-delà de tout

l'Inattendu nous révélant notre soif : viens oh

Voici je viens vite.

Pris dans l'Événement, il nous reste à suivre le courant de grâce...

Et quelques jours plus tard, le dernier jour de cette année 1993, Christophe écrira :

*[31/12/93] le 31.
 Dans tes mains, Marie
 dans tes mains, Église d'Algérie
 je me donne à l'Amour crucifié
 qu'Il me professe
 bien aimé
 consacré dans ton
 Je suis
 Chemin, Vérité, Vie.*

Le 15 janvier, Christophe se faisait la demande et la réponse suivantes :

*[15/01/94] le 15.
 Où est la fidélité ? Qui obéit ? Celui qui dit et affirme péremptoire et sûr de lui : je ne partirai
 jamais d'ici.
 Ou l'autre qui a dit : je vais partir, et qui est toujours là...
 *persévérant en ta doctrine (Évangile ici aujourd'hui)
 dans le monastère jusqu'à la mort
 (qu'il s'est fait proche et reste menaçante)
 prenant part à tes souffrances ô Christ notre Pâque
 par la patience
 afin de mériter
 d'être à ton Royaume
 consortes
 eucharistiés
 christifiés.**

Au monastère jusqu'à la mort oui, si et comme tu veux, mais pas hors d'une fidélité vivante à ton enseignement : ce que l'Esprit nous a dit en ce temps de l'Église.

Et le lendemain, il poursuivait sa méditation :

*[16/01/94] Dimanche.
 Dans la nuit, j'ai rendu de ta part ce service infini de dire : je te pardonne.
 Est-ce que je sais mon corps pour toi et toi pour mon corps.
 Je ne puis dire si je suis uni à toi, simplement je pleure et supplie de n'être jamais séparé de toi,
 *temple du Souffle qui est en moi
 venant du Père, par toi donné,
 et je ne m'appartiens pas : Marie est en moi le garant de ce
 détachement qui en elle fut total, radical. Près d'elle : je suis. Alors je pourrai te glorifier par mon
 corps.
 Christian, rencontré longuement ce matin, me parle de son refus d'imaginer sa mort comme
 pouvant être imputée à ceux qu'il aime ici. Il évoque la prière de frère Luc lors d'une messe :
 Seigneur donne-moi de pouvoir mourir sans haine au coeur... et G. B. s'imprégnant de la phrase
 de Jésus : ma vie, nul ne la prend mais c'est moi qui la donne. Et G.N. : 3 minutes pour dire oui.
 J'en suis venu à parler de ce qui s'est passé le 24 au soir : qui fut vécu comme une fuite, puis
 une attente, puis une remontée de l'abîme.
 Où m'as-tu conduit ? Peut-être pour moi, c'est d'accepter de vivre. Mais peux-tu me demander
 d'accepter la mort de mes frères ?**

C'est maintenant au tour de P. Jean-Pierre et de P. Amédée de prendre la parole. J'ai harmonisé leurs deux récits pour faciliter la lecture. Je n'ai omis que quelques détails. Le recul dans le temps

leur a permis une plus grande objectivité mais n'a rien retranché à l'émotion et à la passion de ce qui a été vécu.

Cher Révérendissime Père,

Par cette lettre [30 juillet 1996], je vous envoie la relation de la visite de Sayat-Attya et de son groupe le 24 décembre 1993, à Tibhirine, telle je l'ai vécue et d'après mes souvenirs. Cet événement a marqué un tournant dans notre vie communautaire : je le vois bien exprimé dans le texte de Fr. Christophe paru dans Sept vies pour l'Algérie et pour Dieu.

*Au retour du travail
devant le tracteur rouge et sa lassitude un peu bruyante,
Quand s'est ouverte la première Porte,
je me suis engagé confiant dans l'ouverture offerte dans ta foi.
J'entraî dans la paix de ton sourire
et j'aimai sur ton visage la gloire du Verbe.
C'est si beau, c'est si simple, c'est toi qui a parlé :
"C'est comme ça dans le coeur,
C'est-à-dire, il faut ouvrir bien grand les portes".
Émerveillé, je contemplai l'Évangile de Dieu.
Le livre entre nous était ouvert, grand.
Quand s'est ouvert la seconde Porte,
d'abord j'ai frémi devant cet infini si proche,
accessible et pauvre comme une étable.
Me désignant l'intérieur de la maison,
tu m'en livrais le secret, cette blessure vers le dedans.
M'invitant à entrer plus avant, tu m'offrais l'asile d'un Royaume.
L'avenir entre nous c'est un grand silence ouvert...*

Excusez-moi, Père, il a fallu que j'écrive tout. Je n'ai pas pu m'arrêter à mi-chemin. Cette poésie exprime tant de choses surtout quand on la relit après les événements. Je ne la connaissais pas; c'est la première fois que je la lis. Mais on dirait que lorsqu'il l'a écrite, Christophe annonçait déjà ce qu'il allait vivre. Il y a ces mystérieuses Portes écrites avec un P majuscule... elles se succèdent dans le temps comme deux passages qui ouvrent sur l'avenir... Il y a le verbe "frémir" qui marque une première réaction, suivie aussitôt d'une autre toute de disponibilité et d'offrande... C'est très beau et cela me dit bien des choses... Il y a la finale : "M'invitant à entrer plus avant, tu m'offrais l'asile d'un Royaume"... Voilà que c'est fait... il le voit, il y est entré maintenant... "L'avenir entre nous c'est un grand silence ouvert..."

Je vous embrasse, Père...

Fr. Jean-Pierre

Nuit de la Veille de Noël : le 24 décembre 1993, à Tibhirine

[Père Jean-Pierre]

Contexte

Les Islamistes fondamentalistes, tendance GIA, avaient annoncé qu'à la date du 1^{er} décembre 1993 tous les étrangers devaient avoir quitté le pays, sinon ils seraient mis à mort. 12 Croates venaient d'être égorgés dans le village voisin de Tamesguida, dans leur campement de travail. Cela s'était passé le 14 décembre, vers 10h30 du soir. Égorgés parce que chrétiens, en représailles pour les

Musulmans maltraités en Bosnie. Le Testament de Christian se situe dans ce contexte puisqu'il a été commencé le 1^{er} décembre 1993 et terminé le 1^{er} janvier 1994. Il dit bien l'état d'esprit dans lequel nous pouvions nous trouver alors, incertitude, appréhension, une certaine anxiété... Qu'allait-il se passer ? "Ce pourrait être aujourd'hui" dit Christian dans son Testament. Il est vrai que nous savions que les montagnards n'étaient pas loin et qu'ils pouvaient faire irruption à tout moment.

24 décembre 1993, vers 9:00 h. du soir

Les religieux venaient de se coucher après la sonnerie de l'Angélus. Les Complies ne sont en effet pas célébrées ce soir-là à cause des Vigiles de Noël anticipées à 22h45. À l'hôtellerie un groupe de 3 ou 4 étudiants africains, du Centre de formation administrative (C.F.A.) de Médéa, étaient arrivés, avec G.N., pour participer à la Messe de minuit... Fr. Paul, hôtelier à cette époque, était avec eux à l'hôtellerie, au réfectoire.

Moi-même, en tant que sacristain, j'étais occupé à la sacristie pour les préparatifs des vigiles de la Noël et de la Messe de minuit, tandis que Fr. Célestin, préparant les chants, s'affairait au placard des fiches, à l'extrémité du cloître proche de la chapelle et de la petite porte qui donne sur le préau. L'autre extrémité du préau donne sur le portail d'entrée du monastère.

De la sacristie, j'entends par la porte ouverte un chuchotement rapide et ininterrompu de Célestin... Je me demandais : "avec qui parle-t-il ainsi ?" Au bout d'un certain temps, j'entends quelqu'un qui m'appelle depuis le cloître, par mon nom : "Jean-Pierre, viens ici..." ! Je me retourne et, par la porte, j'aperçois un jeune homme en tenue militaire avec un kalachnikov à la main. Il se tenait là avec le Fr. Célestin. Je compris. J'allai vers lui et lui dis : "Que se passe-t-il ?"

Cet homme était entré par le portail, avait vu de la lumière sur le côté opposé, avait traversé le préau et avait vu Fr. Célestin près du placard à fiches. Comment a réagi Célestin ? Il avait dû être effrayé de se trouver subitement en présence d'un homme armé et s'était mis à parler à voix basse. Quand j'eus demandé : "que se passe-t-il ?", l'homme qui ne devait pas savoir beaucoup de français, ne me répondit pas; il était surtout préoccupé par Fr. Célestin. Je retournai sur mes pas pour continuer mon travail. Puis j'emportai le plateau avec nappes, calice et burettes en direction de la chapelle pour préparer l'Autel. L'homme se mit à crier : "Viens ici..." Je me dis qu'il fallait obtempérer pensant qu'il se pourrait bien qu'il se mette à tirer. Je déposai le plateau et m'en vins vers lui.

[Père Amédée]

Après l'Angélus du soir que vient de tinter Frère Michel, je sors de la chapelle et je vais à la cuisine où j'ai coutume de préparer chaque soir une tisane bien chaude au tilleul, récolté sur nos arbres, pour mieux dormir. Il est environ 19h45 lorsque je sors de la cuisine pour aller dans ma chambre par le cloître, car elle est située près de celle de Frère Luc dans la grande salle où il entrepose ses nombreux médicaments dans de grandes boîtes en plastique blanc, selon leur arrivée.

À peine dans le cloître, près de la petite cloche du réfectoire, j'aperçois soudain, Père Célestin, derrière un militaire en armes bien habillé, précédé de Frère Paul, se dirigeant vers le portail de sortie. Je m'approche et demande à voix basse à Père Célestin ce que veut cet agent de police. Il me répond : "Tu ne vois pas, c'est ceux de la montagne". En effet celui de la "montagne" se retourne et me dit : "Tous à l'hôtellerie". Frère Paul qui marche devant me dit alors : "Où est Père Supérieur ? Ils veulent le voir". Sans désespérer, ayant cru le voir passer, je dis qu'il est déjà à l'hôtellerie. Dans la cour de la porterie, le "montagnard" me prend la manche pour m'y entraîner. Sentant le drame d'une réunion trop facile de tous à l'hôtellerie, je suis bien résolu à n'y pas aller. Je lui fausse compagnie et vais fermer brusquement la porte d'entrée du monastère restée grande ouverte... sans doute des guetteurs dehors ne sont pas loin. Aucune réaction.

Je fais demi-tour et rentre dans le cloître par le grand portail en fer près de la porterie. Je le ferme... en me retournant je tombe nez à nez avec Père Christian. Je lui dis de suite qu'un groupe armé l'attend à l'hôtellerie. "J'ai bien entendu", me dit-il, "je ne suis pas pressé"... Il devait penser à la première partie de son Testament écrite le 1^{er} décembre, à Alger, à la Maison St-Augustin, en attendant de venir me chercher le soir à l'aéroport, le jour même où expirait l'ultimatum du GIA, rendant dès ce jour tout étranger en Algérie passible de mort. Nous allions remonter tous deux à Tibhirine, à la merci du premier faux barrage ! (Rien ne s'était passé). N'avait-il pas déjà écrit dans cette première partie de son Testament, qu'il terminerait effectivement le 1^{er} janvier 1994, après avoir réfléchi sur cette "visite de cette nuit" : "S'il m'arrivait un jour... et ça pourrait être aujourd'hui... ma vie était donnée à Dieu et à ce pays... j'aimerais, le moment venu, avoir ce laps de lucidité qui me permettrait de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité..."

Il se dirigea alors lentement vers l'hôtellerie. Je referme le portail jusqu'à ne laisser qu'une petite fente par où je surveille ce qui se passe, toute lumière éteinte, sauf celles de l'hôtellerie et la lampe d'entrée de la chapelle.

Bientôt je vois revenir Père Christian, accompagné d'un "montagnard" (Djebelli, comme disent nos voisins : "gens de la montagne"). Ils parlent sans éclat de voix, à mi-voix et s'arrêtent un peu devant la statue en pierre de Notre Dame (de la rue du Bac, apportée de Staouéli) qui est à l'entrée de notre chapelle.

Je les aperçois bien. Ils continuent de parler longtemps, immobiles sauf les mains de l'homme qui dans la pénombre parlent autant que lui selon la coutume arabo-berbère et sa mimique. Je ne savais pas alors que c'était le terrible chef de la région Sayat-Attya, celui qui sans doute avait donné l'ordre d'égorger, quelques jours avant, nos frères Croates... Aussi j'entendais leur conversation mais sans comprendre. J'attends anxieux... et voilà que le Djebelli finit par partir sans éclat après avoir rallié les deux autres qui étaient à l'hôtellerie.

[Père Jean-Pierre]

Frère Michel qui se trouvait à la cuisine pour préparer la boisson chaude destinée au réveillon à l'hôtellerie, arriva à son tour et fut invité à suivre l'homme qui nous emmenait en direction de la porterie. Nous ne savions trop que penser. Ou plutôt, sans se l'avouer, chacun devait penser : "c'est maintenant notre tour". Arrivés dans la cour de la porterie, Fr. Paul nous croisa en courant. Il venait de l'hôtellerie où un groupe armé avait pénétré et demandait à voir le supérieur. Fr. Paul s'en alla donc chercher Christian qui était dans sa chambre. Nous rejoignons donc le groupe qui se tenait à l'entrée de l'hôtellerie : G.N., les Africains, et deux hommes en armes dont un coiffé d'un turban : c'était Sayat-Attya. Nous ne le savions pas à ce moment-là, mais nous nous doutions qu'il s'agissait des terroristes qui avaient égorgés les Croates.

Arrivée de Christian

En arrivant, Christian s'écrie : "C'est ici une maison de paix; jamais personne n'est entré ici avec des armes. Si vous voulez discuter avec nous, entrez, mais laissez vos armes dehors. Si ce n'est pas possible, discutons dehors..." Le chef tire Christian à l'écart, à mi-chemin entre le bâtiment de l'hôtellerie et la petite porte de la cour qui donne sur la rue. Là, ils eurent un entretien au cours duquel Sayat-Attya tenta d'imposer plusieurs conditions, dont Christian nous donna le détail par la suite.

Pendant ce temps, nous discutons avec les deux autres "montagnards", debout dans l'embrasure de la porte de l'hôtellerie. C'était G.N. surtout qui fut leur interlocuteur; il connaît bien l'arabe. Le sujet de l'entretien, en gros, était celui-ci : "Nous ne voulons pas de ce gouvernement, il est pourri et sans religion. Il faut instaurer un gouvernement islamique... Vous êtes des religieux, ne craignez rien, on ne vous fera pas de mal"...

F. Ph. qui du couloir de la cuisine a aperçu la scène se sauve et entraîne P. Christophe qu'il rencontre pour aller se cacher dans une grande cuve de la cave près du trou-d'homme.

Cela a duré à peu près un quart d'heure. Pendant ce temps, à l'extérieur, dans la rue, patrouillait paraît-il un autre groupe de trois hommes. Ils auraient eu des contacts avec quelques jeunes du coin qui se trouvaient là... Les gens du peuple, à cette époque, étaient plutôt favorables aux montagnards. Quand l'entretien du chef avec Christian eut pris fin, ils nous serrèrent la main et se retirèrent. Certains parmi nous gardèrent une certaine gêne en pensant que les mains avaient été peut-être celles qui avaient égorgé les Croates, nos frères.

Qu'avons-nous fait ensuite ?

Nous avions eu chaud. Fr. Luc dormait paisiblement dans sa chambre, ne s'inquiétant de rien. De même qu'un autre prêtre venu passer la nuit avec nous : il ne se doutait de rien. G.N. et Christian eurent un long entretien dans le bureau de Christian. Moi-même je repris mes préparatifs à la sacristie et à la chapelle. Michel et Célestin certainement aussi, chacun de son côté. Les deux frères en sortant de leur cuve à la cave, n'entendant plus rien, s'attendaient à nous trouver tous égorgés... La liturgie de la nuit de Noël eut lieu aux heures et selon ce qui avait été prévu. Mais le climat de la prière n'a pas pu ne pas être profondément marqué par ce qui venait d'arriver.

But de cette visite impromptue

Tel que Christian nous l'a exposé d'après l'entretien qu'il avait eu avec le chef. Il apparaît dans les trois conditions exigées de nous par ce dernier :

1. *"Vous êtes riches", dit-il, "il faudra accepter de nous donner de l'argent lorsque nous le demanderons".*
2. *Que le Docteur vienne soigner nos blessés ou nos malades.*
3. *Que vous nous donniez des médicaments.*

Vous êtes religieux, il faut que vous nous aidiez dans notre combat pour mettre en place un gouvernement islamique. Il vous faut exécuter ce que nous vous demandons; vous n'avez pas le choix.

Réponse de Christian...

"Nous ne sommes pas riches. Nous travaillons pour gagner notre pain quotidien. Nous aidons les pauvres. Quant à envoyer Frère Luc dans la montagne, ce n'est pas possible vu son grand âge et surtout son asthme. Il pourra soigner les malades ou les blessés qui viendront au dispensaire; là, pas de problème, il soigne indifféremment tous ceux qui en ont besoin et ne s'inquiète pas de leur identité. Quant aux médicaments, il donne le nécessaire à chaque malade." Christian fit remarquer à cet émir que nous allions nous préparer à célébrer la naissance du Christ, la fête de Noël... "Excusez-nous alors", répondit-il, "nous ne savons pas". En partant, il laissa un mot de passe car, dit-il, "nous reviendrons".

[Père Amédée]

Père Christian revient dans son bureau, suivi par G.N. qui effectivement se trouvait à l'hôtellerie avec 3 étudiants africains du Centre de Formation Administrative, près de Médéa, venus pour participer à notre concélébration de la Messe de Minuit. Père Christian et G.N. commencent à commenter l'événement. Je les écoute, je comprends alors le déroulement de l'intervention des Djebelli, qui est le chef, ses exigences ("Vous n'avez pas le choix"...), qu'il est resté dehors pour ne pas entrer en armes à l'hôtellerie comme le lui avait refusé Père Christian. Tandis qu'un autre Djebelli discute avec G.N. dans le couloir...

Voici qu'arrive aussi dans le bureau, Père Célestin très bouleversé. Il nous dit qu'il a été mis en joue alors qu'il était à genoux en train de chercher les fiches de chant dans le petit meuble à l'entrée de la chapelle (par le cloître), qu'il a dû marcher à genoux avant que ce "montagnard", le plus dur, le laisse se relever. Il croyait sa dernière heure arrivée...

Sachant à peu près tout, je me retire vers ma chambre à côté, et en passant devant la chambre de Frère Luc, je frappe discrètement à sa porte, il est réveillé et me répond de sa grosse voix... fatigué de tous les soins donnés aux malades dans la journée jusqu'au soir : "Qu'est-ce qu'il y a ?" Je rentre doucement dans sa chambre et le met au courant de cette inquiétante visite, qui vient de se terminer sans éclat, car le chef impitoyable Sayat-Attya, apprenant par Père Christian dans la cour qu'il était venu tout de même la nuit de Noël où nous allions fêter la naissance de Jésus, fils de Marie, prince de la Paix, s'était excusé. Mais avait dit "Nous reviendrons; donne-moi un mot de passe pour moi ou mon envoyé". Devant l'hésitation de Père Christian, il avait dit : "Eh bien ce sera «Monsieur Christian»", et ralliant ses hommes, deux dedans, trois à l'extérieur, ils étaient partis... Frère Luc, comme à son habitude, haussa les épaules, pas du tout troublé... extérieurement !

Je me retirai dans ma chambre à côté, en attendant l'heure des Vigiles. Il était près de 22 heures. Sans pouvoir dormir...

À 22h30, Père Christian sonne le réveil... En entendant les cloches, Frère Ph. et Père Christophe qui nous croyaient, nous disent-ils, tous égorgés, sortent de leur cachette et nous rejoignent à la chapelle. À 22h45, nous confiant à l'Enfant divin que nous fêtons et en Marie sa Mère et notre Mère, nous chantons les Vigiles.

[Père Jean-Pierre]

Conséquences de cette visite pour la communauté

La première conséquence fut évidemment que, jour après jour, nous nous attendions à les revoir avec leurs exigences. Nous étions décidés dès lors à ne participer d'aucune façon à leur combat, cela n'avait rien à voir avec notre vocation monastique ni avec notre raison d'être en Algérie. S'ils arrivaient un jour pour nous rançonner, nous donnerions une somme symbolique à titre provisoire pour nous débarrasser des quémandeurs et, aussitôt, nous quitterions le monastère. Nous nous sommes concertés pour voir comment réagir en cas de départ rapide, à l'improviste, et pour savoir s'il fallait ou non prendre des mesures de sécurité... quel serait notre point de chute ou de ralliement en cas de départ. Nous avons décidé de réduire provisoirement le nombre de religieux : deux furent envoyés en France pour visite dans leur famille et Ph., qui était étudiant, a été envoyé à Alger... Assez vite des options se sont affirmées qui regroupaient les options plus ou moins éparses dans un premier temps. L'une fut que notre voeu de stabilité nous gardait unis pour le meilleur et pour le pire. Plutôt qu'à un lieu, il nous unissait les uns aux autres; en sorte que si un départ "obligé" avait lieu, nous devions nous rassembler ailleurs avec l'intention d'y poursuivre "ensemble" notre vocation commune qui donnait la priorité à la présence parmi les Musulmans... En second lieu, ce même voeu prenait de plus en plus la signification d'un lien visible avec l'Église d'Algérie dans l'épreuve et nos voisins algériens. Notre Seigneur et Maître de qui nous avons reçu notre mission en ce lieu est celui à qui nous liait notre voeu d'obéissance. Nous n'étions pas tenu par les ordres du GIA. Tant que la population voisine ne nous faisait pas sentir son désir de nous voir partir, nous resterions avec elle comme dans un contrat d'alliance et d'amour, partageant son épreuve et tâchant de la porter avec elle. L'option de rester "désarmés" et "non protégés" par des mesures sécuritaires armées ou en nous réfugiant en ville s'affirme assez rapidement aussi comme celle d'un choix en commun à cause de l'Évangile... "comme des agneaux au milieu des loups" avec pour seules armes, celles de la fidélité dans la charité et la foi dans la puissance de l'Esprit-Saint agissant dans les coeurs... la foi aussi dans la bienveillance des gens, vu la confiance que nous leur faisons en nous livrant, désarmés, entre leurs mains, en un endroit aussi dangereux. C'est un peu tout cela qui nous a soudés durant les années 94 et 95 entre nous et avec nos voisins, tandis que planait sur nous,

toujours plus sensible, comme une ombre menaçante, le sentiment du danger... Il n'y a jamais eu le moindre signe prémonitoire malgré, de temps en temps, d'autres visites intéressées, surtout du côté du dispensaire. Le danger s'est abattu sur nous subitement, à l'improviste, sans que rien n'ait pu permettre de le prévoir ainsi... In manus tuas Domine...

Et c'est ainsi que je parviens au 21 janvier de l'année 1994. Quatre jours ont passé depuis que j'ai reçu la grande enveloppe venue d'Algérie. Je réponds sans tarder à la lettre de Christian afin de me faire proche de la communauté de l'Atlas blessée dans sa vie mais pour une vie plus grande et meilleure.

Cher Dom Christian,

Depuis ta chronique des événements vécus à l'Atlas en décembre et au début de janvier et depuis notre conversation téléphonique, je puis te dire que vous êtes bien présents dans notre pensée et dans notre prière, toi et tes frères de l'Atlas.

J'ai partagé ce qui vous arrive avec les membres de la communauté de la Maison Généralice; tu les connais pratiquement tous et peux donc être assuré de l'appui fraternel de leur prière.

Il n'est pas difficile de croire, comme tu l'écris dans la chronique, qu'en communauté, vous avez vécu une expérience de profonde communion, instant après instant, accueillant tout comme un véritable don de Dieu. Il est encore impossible de prévoir comment les événements vont évoluer maintenant mais dans votre manière de vivre la grâce du "moment présent", vous pouvez être certains que le Seigneur, accomplissant sa parole, est avec vous : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la fin du monde; parce que là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Et, comme je le disais dans l'homélie au début du Chapitre Général, il est avec vous, disposé à se servir de moyens imprévus pour surmonter tous les obstacles et agir avec la grâce du salut dans cette histoire qui est la vôtre ...et la nôtre. [...]

Cher Christian, si je puis faire quoi que ce soit pour t'aider, toi et tes frères, n'hésite pas à me le faire savoir et je ferai tout mon possible pour vous rendre service.

Je t'embrasse bien fraternellement...

UNE VISITE PASCALE AVANT PÂQUES

Tout est pascal dans la vie des fils et filles de Dieu

La nuit de Noël 1993 fut une "Nuit Sainte" et une nuit pas tout à fait inattendue pour nos sept Frères. Mais la nuit de Carême du mardi au mercredi 27 mars de cette année fut encore moins inattendue. À la fin du mois de novembre dernier, Christian écrivait au nom de tous ses frères :

Présence de la mort. Traditionnellement, c'est une compagne assidue du moine. Cette compagne a pris une acuité plus concrète avec les menaces directes, les assassinats tout proches, certaines visites... Elle s'offre à nous comme un test de vérité utile, et pas très commode (Christian, Comment, dans la situation présente, rejoignons-nous le charisme de notre Ordre, 21-11-1995).

Un mois avant l'enlèvement, le 27 février, j'écrivais pour la dernière fois à Christian et à la communauté. Ils n'ont jamais eu cette lettre entre les mains. Je l'ai retrouvée lors de mon séjour à Alger et j'ai pu la lire avec Père Amédée. Je leur disais :

Nous nous reverrons en octobre prochain pour le Chapitre Général, Deo volente. Entre temps, je vous souhaite à tous une fervente montée vers Pâques, une Pâque déjà toute pleine de la force et de la joie de la Résurrection.

Mardi le 26 mars, Père André et moi arrivions à l'abbaye de Tilburg, en Hollande, vers 10h. Le lendemain matin, 27 mars, Dom Armand m'appelait de Rome pour m'informer des événements survenus au cours de la nuit à Tibhirine. Vers 14h45, Père André réussit à obtenir la communication téléphonique avec l'Archevêque d'Alger, Mgr Henri Teissier. Un quart d'heure plus tard, il parle aussi avec Père Jean-Pierre de l'Atlas. Les premières nouvelles nous permettent d'apprécier immédiatement l'ampleur de ce qui est arrivé. Sans perdre de temps, je partage avec Dom Armand les informations obtenues d'Algérie et je lui demande de préparer un *Communiqué pour les présidents et présidentes de Régions* de manière à ce que toutes les maisons de l'Ordre soient au courant des faits survenus à l'Atlas.

Et c'est ainsi que commence la longue attente durant tout le temps du Carême et le temps de Pâques jusqu'à quelques jours avant la fête de la Pentecôte : du 27 mars au 23 mai 1996. Le 27 avril, un mois après l'enlèvement, le communiqué 43 du GIA propose un échange de prisonniers et se termine par ces lignes qui laissent peu d'espoir : *"Vous choisissez : si vous libérez, nous libérons; si vous ne libérez pas, nous égorgons"*.

Le Saint Père prend la parole durant l'Angélus du Dimanche des Rameaux (31 mars 1996), il fait cette prière : *"Qu'ils puissent revenir sains et saufs à leur monastère et retrouver ainsi leur place parmi leurs amis algériens"*. Quinze jours plus tard, lors de sa visite à Tunis et toujours durant cette même prière mariale, il répète sa demande de libération des moines. Tous et chacun d'entre nous consacrons une journée de prière et de jeûne, le 1^{er} mai, fête de saint Joseph, pour la libération de nos Frères et la paix en Algérie.

Puis le 23 mai arrive. Un nouveau communiqué du GIA se termine en disant : *"...nous avons égorgé les sept moines (...) Et cela a été exécuté ce matin, 21 mai"*. Ce qui a suivi est maintenant bien connu.

Mais que s'est-il passé durant cette nuit du 26 au 27 mars ? Profitant de ma visite à Alger, j'ai eu l'occasion de parler longuement de cela avec Père Jean-Pierre, Père Amédée et T.B. J'insistai auprès de chacun pour qu'il mette par écrit ce qu'il avait vécu au monastère au cours de cette nuit-là. Les trois récits font plusieurs pages. Mais comme ils se recoupent avec une grande cohérence, il est facile d'en tirer un texte unique. Et voici le récit de cette nuit du 26 au 27 mars telle que l'ont vécu trois témoins. Ils ne sont pas les seuls témoins mais ceux-là qui aujourd'hui peuvent rendre témoignage.

Mardi 26 mars 1996. 5^{ème} semaine du Carême.

[P. Jean-Pierre] À l'Eucharistie, la dernière Eucharistie vécue ensemble en communauté, l'Évangile était Jean 8, 21-30 : Jésus annonçait son départ. "Je m'en vais et vous me chercherez". Aux Juifs réfractaires et durs, il prédisait sa mort et leur en donnait le sens... Il annonçait aussi, en elle, son exaltation. En même temps, il témoignait de son assurance et de sa Paix intime: "Celui qui m'a envoyé est toujours avec moi, il ne m'a pas laissé seul parce que je fais toujours ce qui lui plaît". Les frères ne pouvaient pas savoir, en écoutant et en méditant ces paroles, à cette heure de midi, qu'ils allaient être emportés la nuit suivante, dans le même mystère...

La nuit du 26 au 27 mars 1996.

[P. Jean-Pierre] En tant que portier de nuit, je logeais quotidiennement dans la chambre de la porterie, à proximité immédiate du porche d'entrée. Ce portail était fermé tous les soirs à l'aide d'un verrou, à partir de 5h30 jusqu'au lendemain vers 7h30. C'était la fin de la journée de travail et

d'accueil au dispensaire... Cette nuit-là, vers 1h15, j'ai été réveillé par un bruit de voix à proximité de la fenêtre de la porterie qui donne sur la cour... une conversation en arabe entre 2 ou 3 personnes. Étant donnée l'heure, je compris aussitôt qu'il s'agissait d'une visite de gens de la montagne entrés par effraction dans la clôture; il n'y avait pas eu de coup de sonnette. Je m'approchais de la fenêtre pour me rendre compte, sans être vu, de ce qui se passait. Je ne pus apercevoir le groupe qui se trouvait un peu en retrait, sur la droite, devant le portail. Mais une ombre se dirigea à ce moment vers eux; elle venait de la petite porte métallique qui donne sur la rue; cette dernière était ouverte. C'était un homme armé: il avait une mitrailleuse et se dirigeait vers les autres devant le portail. Je me rendis de l'autre côté, à la porte vitrée qui donne sur le porche d'entrée du monastère. J'aperçus un homme coiffé d'un turban, mitrailleuse en bandoulière entrant par la porte qui donne sur le cloître et la chambre de Fr. Luc. Comme l'entretien et les démarches n'avaient aucune apparence agressive, je ne me doutais pas de la gravité. Je pensais qu'il s'agissait d'une demande de soin auprès du docteur comme cela s'était déjà produit un peu de la même façon; cela d'autant plus que ce que j'avais pu voir ne me permettait pas de me rendre compte que les agresseurs étaient une vingtaine, aux dires du gardien. Les autres devaient à ce moment être ailleurs. Je me disais que n'ayant pas été réveillé moi-même, Christian m'avait prévenu et avait dû leur ouvrir, car sa chambre, celle où il passait la nuit, n'était pas éloignée de l'entrée du monastère. En réalité, d'après le gardien, ils avaient pénétré dans le monastère non par le portail d'entrée, mais par une porte qui, à l'arrière des bâtiments et au sous-sol, donne sur le jardin. Ils étaient donc parvenus ainsi jusqu'à la chambre de Christian et à celle de Fr. Luc en passant par l'intérieur des bâtiments. Tous deux au moment où je me réveillai se trouvaient déjà devant le portail, dans ce groupe en conversation: Christian, au milieu de la cour; Fr. Luc, avec sa sacoche de visite médicale en main. Ce dernier était prêt à partir pour accompagner ces gens pour soigner de prétendus blessés graves. Le gardien était là aussi, c'est lui qui m'a donné ces dernières précisions... Je me mis en prière en attendant que ce soit fini. À un moment donné, j'entendis: "Qui est le chef?" et la réponse venant d'un tiers: "C'est celui-là le chef, il faut faire ce qu'il te dit". À ce moment, toujours d'après le gardien, l'ordre a été donné d'ouvrir toutes les portes. J'entendis des va et viens dans le hall d'entrée, mais de personnes isolées... Puis, plus rien. La petite porte donnant sur la route s'était fermée avec son bruit caractéristique... Je sortis pour me rendre aux toilettes avant de me recoucher. Les lampes du cloître avaient été éteintes (N.B. C'est le Fr. Amédée qui les avaient éteintes). Tout me paraissait en ordre. Je pensais donc que Christian avait renvoyé les montagnards et qu'il s'était recouché. Une chose pourtant me paraissait curieuse: des vêtements dans le genre de ceux que le Fr. Luc colligeait pour donner aux pauvres, jonchaient le sol sous le porche et dans la pièce attenante. Je me dis: "Aurait-ils demandé des vêtements qui ne leur auraient pas plu et qu'ils auraient jetés là en se retirant? Quelques instants plus tard on frappait à ma porte, la porte vitrée qui donne sous le porche. C'était le Fr. Amédée accompagné de T. B. "Sais-tu ce qui est arrivé?", me dit-il, "Nous sommes seuls; tous les autres ont été emmenés".

[Père Amédée] Il est 1h15, ce mercredi 27 mars 1996, lorsque je fus réveillé par le bruit insolite de cartons de médicaments que l'on renversait bruyamment. Je me dis de suite: "Quand Frère Luc cherche un médicament, même de nuit, il ne fait pas tant de bruit".

J'entends alors parler à mi-voix près de ma chambre, mais je n'entends pas la voix de Frère Luc, ni sa toux asthmatique. Je réalise de suite qu'ils sont là, qu'ils sont venus en pleine nuit. Ce dont je ne me faisais aucune illusion se réalisait! Nous n'avions en effet reçu aucune menace depuis la fameuse nuit de Noël 1993... où le terrible chef s'était retiré en s'excusant, interpellé par la naissance de Jésus apportant la Paix, comme le lui disait Père Christian. Mais il reviendrait, avait-il dit, nous n'avions pas le choix. Il n'était pas revenu, ni pour obliger des jeunes du voisinage à les rejoindre, ni tuer en embuscade sur la route de Tibhirine. P. Jean-Pierre, P.R., F. Luc y circulent souvent pour les commissions. Aussi nous avons pu continuer notre vie monastique normalement pendant ces 3 ans, au point de pouvoir autoriser le Ribât es-Salâm à se réunir au monastère la veille même du drame.

Et voilà que ce commando d'une vingtaine de terroristes envoyés de loin, de la direction, étaient bien là, à deux pas de ma chambre. Ils venaient de tenter de l'ouvrir. Chaque soir, je prenais la peine de fermer la porte à clef. Intéressés sans doute par les boîtes de médicaments de la grande pièce, ils n'insistèrent pas pour l'instant. Je regardai l'heure à ma montre avec une petite lampe protégée. Il était 1h15. Je m'habillai sans bruit. J'ai essayé de voir par le trou de la serrure : tout était éclairé dans la pièce, ils continuaient à renverser les boîtes de médicaments, mais ils étaient trop près de la chambre de F. Luc pour que je puisse les apercevoir. Ils continuaient de parler, entre eux à mi-voix.

J'attendis calmement. Soudain plus aucun bruit, mais tout était resté allumé. J'ouvris délicatement ma porte, sans bruit, je constatai qu'il n'y avait plus personne. Mais tout était sans dessus dessous dans cette pièce. J'allai tout de suite dans la chambre de F. Luc à quelques mètres de la mienne. Plus personne et la chambre en grand désordre, médicaments, livres par terre, le petit poste radio neuf disparu. Sentant le drame, j'allai tout de suite dans le bureau de P. Christian où il couchait depuis quelque temps pour être plus près de nous, juste face à la porte qui de la chambre de F. Luc ouvre sur le petit couloir du scriptorium. Elle était ouverte, le bureau tout éclairé, tout sens dessus dessous aussi, papiers partout; sa machine à écrire électronique disparue, de même l'appareil de photo avec la pellicule déjà commencée, le téléphone enlevé de sa table, tous fils coupés, lâssé sur une chaise; mais plus de F. Luc, plus de Père Christian, aucune voix, même la toux de frère Luc. J'étais atterré. Des habits de P. Christian, ses chaussures volés avaient été abandonnés au coin du couloir.

Je pensai aussitôt à nos hôtes du Ribât, à l'étage, près des chambres des frères. J'éteignis toutes les lumières et je montai l'escalier près de la bibliothèque. Les chambres des frères étaient ouvertes et éclairées, mais plus aucun de mes frères dans leur lit défait; le sol parsemé de papiers, de tiroirs renversés, de valises ouvertes, plus personne ! Choc qui me fit craindre le pire pour nos hôtes qui couchaient juste derrière la porte de séparation. J'ouvre doucement, là tout était calme, la veilleuse allumée, les portes des chambres fermées. Je frappe à la première, celle où couchait Père T.B.

[T.B., un hôte] D.P., prêtre, membre de notre Ribât, me réveille en disant : "T.B., il se passe quelque chose d'anormal chez les Pères". Je me lève en sursaut et je sors dans le couloir. Nous dormions J.J., un autre prêtre, lui et moi, dans les chambres d'hôte du bâtiment monastique, séparées par une porte des chambres des moines.

J'entends en effet un remuement de tables, de chaises, pas de voix, seulement des rouspétances qui me semblent être de Célestin : je pense alors qu'il est malade et qu'on veut le descendre auprès de Frère Luc, puis je pense qu'il est impossible de le transporter de nuit à l'hôpital.

D.P. entr'ouvre la porte de communication avec le couloir des moines et aperçoit M.M., le dos au mur, immobile entre deux portes, Célestin qui ne bouge pas, une valise dans le couloir. M.M. finit par s'apercevoir que la porte s'entr'ouvre et fait signe de la tête de ne pas entrer et de ne pas bouger. Quand D.P. nous rapporte cela, nous comprenons que les "gens de la montagne" sont dans le monastère et je suppose que les moines sont contraints de se rassembler. D.P. rentre la porte, il n'y a plus qu'une valise dans le couloir. Puis silence. D.P. rentre encore la porte, il n'y a plus de valise.

Il n'est pas question de se faire remarquer, ni de sortir par l'escalier extérieur, car il doit y avoir des hommes armés tout autour du bâtiment. Chacun rentre dans sa chambre en silence. Si nous sommes concernés par ce qui se passe, Christian viendra nous le dire. J'ai pensé que le moment de passer par la mort était venu, je me suis recouché, j'avais froid mais j'étais très calme demandant au Seigneur de me tenir dans sa paix, et en même temps, le suppliant de retarder encore le jour du passage, parce que tant d'affaires administratives étaient en cours et je redoutais pour le diocèse des tracasseries énormes si je devais disparaître avant d'avoir éclairé un peu les affaires. J'écoute aussi les bruits extérieurs, aucun moteur de voiture.

A ce moment, la porte s'ouvre, une lampe éclaire ma chambre et, à la lumière de la veilleuse du couloir, je reconnais frère Amédée. Il dit : "T.B., tu es là, le monastère est vide, il n'y a plus un Père!" Je m'habille en toute hâte, et je constate avec Amédée que les chambres des frères sont sens dessus dessous; chez Paul qui rentrait de France le jour même, et avait rapporté des cadeaux et des douceurs pour Pâques : toutes les boîtes de bonbons et de chocolats ont été ouvertes et vidées sauf une, peut-être pensaient-ils que ces chocolats contenaient de l'alcool. Je suis revenu plus tard prendre cette boîte pour la mettre au frigidaire pour le retour des frères. Des papiers de bonbons jonchaient le sol. Surprise, l'ordinateur et l'imprimante ont été laissés sur place.

Nous descendons l'escalier vers la cuisine, tout est en place mais la porte du frigidaire est restée ouverte. Rien n'a été touché dans le réfectoire.

Dans le cloître, la pièce qui sert de bureau et de téléphone n'a pas été ouverte, tout est en place. Mais le téléphone est coupé.

Nous allons vers la porterie. Le grand portail est ouvert. Nous frappons à la porte de Jean-Pierre : "C'est Amédée, es-tu là ?" Jean-Pierre nous ouvre, tout habillé, il était en prière. Joie de le trouver. Nous lui annonçons la disparition des pères. Il nous dit avoir vu des hommes armés dans le porche, puis les avoir entendu partir, mais n'avait pas vu les frères avec eux.

[P. Jean-Pierre] Nous avons été constater l'état des lieux, la chambre de Christian, celle de Fr. Luc... tout était dans un indicible désordre, papiers par terre, tiroirs ouverts, placards également, tables encombrées d'objets disparates, machine à écrire de Christian disparue ainsi que son appareil photo. Notre premier réflexe a été de prévenir le service de sécurité, mais nous avons trouvé les câbles du téléphone de Christian coupés. Au secrétariat, tout était en ordre; il n'avait pas dû être visité mais là non plus le téléphone ne fonctionnait pas. Nous avons pu constater plus tard dans la journée que les câbles extérieur avaient été coupés; celui qui reliait le monastère au logement du gardien gisait à terre. De même le gros câble contenant les lignes du secteur avait été coupé à environ 1,5 km sur la route qui va à Médéa. Il s'agissait donc de tout autre chose que de blessés à soigner. Dans les chambres à l'étage, Christophe, Paul, Bruno, Michel, Célestin, même désordre. Paul venait de rentrer la veille de sa visite chez sa vieille maman en Savoie; sa valise avait été fouillée et certains objets avaient disparus. Dans le couloir de la salle de lecture, au pied de l'escalier, Amédée remarque un gros fromage de Tamié, posé devant l'icône de la Mère du Seigneur. Il n'a pas été emporté à cause de la croix sur l'emballage. Nous n'avons retrouvé les papiers d'identité de personne, sauf ceux de Christian dans une petite sacoche que nous avons découverte ultérieurement dans un des classeurs, et ceux de Fr. Luc, également trouvés dans ses affaires ultérieurement. D'après le gardien, les ravisseurs auraient demandé aux frères d'emporter tous leurs papiers... En dehors des chambres à l'étage dont je viens de parler, de la chambre de Fr. Luc et de la salle d'entrepôt de ses médicaments, de la chambre de Fr. Christian, aucun des autres locaux du monastère ne semble avoir été visité. Le départ avec les frères semble avoir été précipité. Par où sont-ils sortis ? Je ne le sais pas. Je n'ai rien vu, ni entendu passer des personnes en groupe, ni de voix que j'aurais pu reconnaître comme la voix forte de Fr. Luc, ou sa manière de tousser. Rien. Si je m'étais rendu compte qu'ils emmenaient les frères, comment aurais-je réagi ?

[T.B., un hôte] Il faut tout de suite prévenir, aller chez M.M. pour téléphoner. Le cadenas est sur la porte de communication avec la cour de sa maison. Nous appelons, finalement viennent ses enfants, puis sa femme, nous dire : "ils sont venus chercher M.M.". Leur téléphone est aussi coupé.

[P. Jean-Pierre] Nous trouvâmes son épouse tout affolée. C'est là que nous apprîmes que les ravisseurs avaient commencé par contacter le gardien chez lui. Ils l'avaient obligé à leur ouvrir en frappant dans la porte et en cassant des vitres, puis à les accompagner au monastère soi-disant pour appeler le Fr. Luc et obtenir qu'il les accompagne pour soigner 2 blessés graves. Nous pensâmes dès lors que le gardien avait dû être emmené avec nos frères puisque nous ne l'avons pas revu. Je

restais un moment avec sa femme et ses enfants pour les réconforter et les encourager à faire face en attendant plus amples nouvelles.

[T.B., un hôte] Il faut prévenir d'autres voisins, essayer de téléphoner. Avec Jean-Pierre, nous prenons chacun une torche électrique et nous descendons chez Al. en n'éclairant que nos pas : trouver le chemin d'accès à sa maison située en contre-bas de la route n'a pas été facile. Je ressentais en même temps de l'angoisse, une envie de retourner vers le monastère et la nécessité de prévenir Al. Je finis par trouver la porte. Personne ne répond. Je monte sur la terrasse, fape du pied. Personne ne bouge : c'est seulement à ce moment que les chiens se réveillent et aboient. Comme personne ne sort - et cela se comprend parfaitement - nous remontons au monastère.

Il est près de 3 heures. Avec Amédée, J.J., D.P. qui nous a rejoints ainsi que J.J., nous décidons d'attendre le jour : partir à Médéa en voiture dans la nuit, c'est risquer d'ajouter une autre victime et de se faire prendre la voiture; partir à pied prévenir la gendarmerie, c'est risquer de ne pas se faire ouvrir la porte, et jamais une patrouille de gendarmes ne sortira avant le lever du jour.

Nous décidons de nous recoucher, mais Amédée nous dit : "Je n'ai pas terminé mon chapelet", chapelet qu'il récitait tandis que Jean-Pierre et moi étions dehors dans la nuit. Nous récitons la fin du chapelet avec Amédée, nous reportons le lever à 5h. J'avais au coeur une grande paix, la conscience qu'il n'y avait que cela à faire dans l'instant. A 5h15, nous nous retrouvons dans le cloître. D.P., Jean-Pierre, Amédée, et l'envie me vient de sonner la cloche de Matines, pour montrer à tous que la vie continue, mais je me ravise en pensant que ce serait aussi informer les ravisseurs qu'ils n'ont pas emmenés tous les moines... Nous commençons l'Office. J'étais fier de tenir comme je pouvais la place au choeur des frères enlevés. Au bout du 2^e psaume, D.P. et moi n'arrivions plus à suivre les tons monastiques et nous décidons de réciter les psaumes. Après l'Office, nous prenons un solide petit déjeuner.

Le jour s'est levé. Jean-Pierre et moi nous descendons chez Al., je remonte sur la terrasse pour appeler en tapant des pieds. Les enfants finissent par sortir de la maison, nous les informons de ce qui s'est passé. A ce moment, M.M. m'appelle de l'autre côté du grillage, il est dans le jardin, il s'est sauvé et s'est caché, il demande aussitôt des nouvelles de sa famille et des frères. Nous allons le chercher, il est épuisé. Il nous raconte ce qu'il a vécu et comment il s'est échappé.

Il faut aller d'urgence prévenir l'armée et la gendarmerie. Je décide d'y aller avec Jean-Pierre, et de laisser M.M. se reposer un peu car je crains pour lui l'interrogatoire de la Gendarmerie. Jean-Pierre me propose d'aller voir d'abord le commandant du poste militaire; il le connaît.

Nous partons dans ma voiture avec Jean-Pierre, nous descendons vers Draa ess Mar pour prévenir l'armée. Il fait un brouillard épais.

Nous décidons d'aller sans attendre à Médéa prévenir la gendarmerie. Quand nous arrivons, il est 7h15. Le Commandant de la Gendarmerie est sur le départ pour une opération prévue avec 3 voitures. Il nous reçoit aussitôt, mais ne manifeste ni surprise ni émotion à notre récit. - Tout se passe en arabe. - Il informe aussitôt par téléphone le Général de la Gendarmerie, puis il m'autorise à prévenir le P. Henri Teissier et me donne le téléphone. Henri Teissier me demande s'il peut prévenir l'ambassadeur de France, je transmets sa demande au Commandant de Gendarmerie qui a près un temps d'hésitation donne son accord. La Gendarmerie prévient elle-même Algérie Presse Service qui répandra la nouvelle dans la matinée. Je suis très surpris de cette rapidité exceptionnelle.

Mais le Commandant doit partir en opération. Il nous confie à un adjoint. On nous apporte un café. Nous attendons. Il n'y a plus de voitures disponibles pour faire un convoi sur Tibhirine.

Un officier vient entendre notre déposition vers 9 heures. Tout est en arabe. Je sers de traducteur, je fais relire le texte des dépositions avant que nous les signions. La Gendarmerie dispose d'une

feuille avec les renseignements sur les moines français. Amédée qui est Algérien n'y figure pas. Il faut chercher Bruno sur une feuille plus ancienne. À 11 heures, on finit par nous laisser partir. Tous les gendarmes rencontrés ont été affables et attentifs. Il n'y en a qu'un qui parlait français. Plusieurs d'entre eux me sont apparus comme connaissant bien les textes de l'Islam et peu sensibles aux autres religions. Ils ont fait de l'apologétique.

Sur le chemin du retour, nous remarquons qu'une équipe des Postes et Télégraphes est en train de réparer le câble téléphonique qui avait été sectionné sur la montée du col à hauteur de l'entrée de l'ancien parc de loisirs.

Quand nous arrivons au monastère, nous constatons que tous les membres du Ribât sont descendus sur Alger, seul D.P. est resté car il n'y avait plus de place pour lui dans les voitures. Je décide de rester avec Amédée et Jean-Pierre le temps qu'il faudra. D.P. pense qu'il est mieux pour lui de rejoindre le groupe à Alger et Jean-Pierre pense à la voiture du P. L.C., absent d'Alger en ce moment, qui est en dépôt au monastère. D.P. part donc sur Alger avec cette R4 qui sera mieux à la Maison Diocésaine.

Un premier groupe de Gendarmerie était venu constater les faits vers 10 heures. Mais de toute la journée, nous n'avons vu aucun mouvement de troupe dans la région. Les voisins n'ont pas été interrogés.

Il est midi, c'est le temps de célébrer la Messe et de chanter Sexte. Intense célébration. Amédée et Jean-Pierre me demandent de présider. Une grande paix m'habite avec une joie de partager cette journée avec les deux frères moines. Je me sens bien à ma place dans cet instant. Étonnante présence de nos frères disparus dans cette chapelle vide.

[P. Jean-Pierre] Vers midi, nous avons célébré l'Eucharistie à trois dans la chapelle du monastère. T.B. présidait. Il nous a commenté les textes du mercredi de la 5^e semaine de Carême en rapport avec ce qui était arrivé. Le récit du passage de Daniel relatant l'épisode des trois jeunes gens dans la fournaise était très parlant. Ils préférèrent être jetés vivants dans la fournaise plutôt que d'obéir aux ordres du roi et d'adorer de faux dieux. Ligotés, ils se retrouvèrent libres, intacts au milieu des flammes, louant Dieu d'un seul cœur. Leur courage, leur fidélité envers Dieu et l'intervention puissante du Seigneur provoqua un changement radical dans l'esprit du roi : il se mit à bénir Dieu lui aussi, le Dieu de Sidrac, Misac et Abdenago...

[T.B., un hôte] Amédée et Jean-Pierre me confient qu'ils ne savent pas faire la cuisine, et je suis heureux de préparer le repas. Le téléphone rétabli n'arrête pas de sonner. Le premier appel vient d'un cousin de frère Luc qui demande des nouvelles car son frère qui est au Congo lui a appris l'enlèvement des moines ! Puis des journalistes avec une insistance pénible; je refuse de parler.

Nous arrivons à prendre notre déjeuner. Pendant la vaisselle, appel téléphonique de Madame de Chergé et de Claire qui s'inquiètent des moines restés sur place, leur demandent comment ils vont, les encouragent. Nous constatons que les deux grandes marmites sur la cuisinière sont pleines, l'une de soupe, l'autre de haricots. Luc avait préparé le repas pour toute la maisonnée - 9 moines et 12 membres du Ribât - au milieu de la nuit, comme il le fait souvent. Juste avant d'être enlevé.

Nous décidons de nous reposer jusqu'à None. Quand nous finissons l'Office arrive un détachement de gendarmerie pour faire l'enquête, prendre des photos. Nous n'avons touché à rien jusqu'à leur passage. Les gendarmes sont surpris de la simplicité de vie des moines. Il y avait avec eux un détachement d'hommes armés. Je me suis rappelé l'attitude de Christian, la nuit de la visite le 24 décembre 1993, et j'ai demandé aux hommes en armes de quitter le cloître et d'attendre dehors : "ici, c'est une maison de paix et de prière, on n'entre pas armé". Ils sont sortis sans la moindre opposition.

Ensuite, le responsable de la sécurité nous demandait de ne pas passer la nuit sur place. Nous proposons de dormir chez G.N. qui a laissé les clés de sa maison au monastère. Il nous téléphone d'ailleurs de Paris quelque temps après pour nous donner des précisions. La Gendarmerie veut nous accompagner avant la nuit. Nous nous mettons d'accord pour 19 heures. A ce moment-là arrive un voisin avec une coule qu'il a trouvée sur un chemin à 600 mètres du monastère. C'est la coule de Michel. Et j'imagine Michel emportant sa coule pour mourir en habit de chœur. Amédée, Jean-Pierre et moi commençons à mettre de l'ordre dans les chambres des frères, nous cherchons leurs papiers d'identité, sans les trouver; nous constatons que chacun a emmené la petite valise qu'il tenait prête. M.M. nous dit que le groupe armé avait demandé aux frères de prendre leurs papiers.

Je bloque avec des madriers de bois toutes les issues du monastère. Nous chantons Vêpres, nous dînons de la soupe et des haricots préparés par Luc avec une salade du jardin. Nous prenons nos affaires pour la nuit et une valise avec les objets précieux et l'argent.

Encadrés par deux voitures de Gendarmerie, nous partons pour Médéa. Quand nous arrivons à hauteur du Grand Hôtel Msala, la voiture de tête tourne pour entrer à l'hôtel, je continue vers la maison de G.N. mais la voiture de suite me klaxonne de m'arrêter : il faut aller à l'hôtel. Le lieutenant de gendarmerie m'explique que le Wali a fait retenir des chambres pour nous. Et nous entrons tous les trois dans ce grand hôtel avec nos draps sous le bras, accueillis de la meilleure façon. On nous invite à passer au restaurant pour dîner : nous nous excusons, car nous avons dîné. On nous invite à prendre un café. Et ce fut un spectacle admirable et touchant que nos deux frères avec leur blouson et leur bonnet de laine, assis à une table du restaurant, entourés du Directeur de l'Hôtel, du Commandant de la Gendarmerie, du Chef de cabinet du Wali, du Chef de sécurité de la wilaya, venus pour les accueillir. Toutes les personnes rencontrées sont bouleversées.

Nous montons dans nos chambres : 2 chambres à 2 lits, communicant par une porte, avec salles de bain. On met devant les portes un détachement de gardes communaux. Nous donnons rendez-vous à la Gendarmerie le lendemain matin à 8h. Nous chantons Complies et nous nous reposons. Je prie les frères de m'excuser, je ne me lèverai pas pour l'Office de la nuit. Le matin, après le chant de Laudes, nous descendons prendre le petit déjeuner. La Gendarmerie est là, nous rentrons au monastère.

Je fais le plan de la journée avec le lieutenant de gendarmerie, nous partons pour Alger vers 16h. Dans la matinée, Amédée a des courses à faire à Médéa, je lui servirai de chauffeur et je demande au lieutenant de gendarmerie, pour ne pas effrayer la population de Médéa, de ne pas nous faire encadrer par deux voitures : il donne son accord, une voiture suivra discrètement.

Nous allons avec Amédée chercher de l'argent à la banque, payer le fournisseur de fuel qui avait fait le plein du monastère et nous rentrons. Partout accueil bienveillant et plein de tristesse.

Au monastère, nous voyons ce qu'il faut emmener : les archives, les objets précieux, le matériel électronique, les provisions périssables. Amédée paye les ouvriers. De la Maison Diocésaine d'Alger, l'archevêque propose une aide, P.L. et P.R., l'ermite, absent au moment du drame, viendront pour nous aider à transporter le déménagement. Une protection militaire s'installe aux portes du monastère.

Je prépare le déjeuner. A midi et demi nous célébrons la Messe et Sexte. Et nous nous mettons à table quand P.L. et P. R. arrivent. Je ferme toutes les portes pour que les militaires ne traînent pas dans la maison. Au milieu du repas, appel téléphonique du gardien : "Tout est fermé, nous ne pouvons pas entrer, il y a l'Archevêque, l'ambassadeur de France et le Wali !" Les frères décident de les recevoir à la salle du chapitre.

Je vais ouvrir la grande porte pour l'accueil. Derrière les autorités, se précipite un foule d'hommes en armes. Je les arrête dans le cloître et leur explique le caractère de cette maison. Ils acceptent gentiment de reculer jusqu'à la porte extérieure.

Les frères rapportent de nouveau à l'ambassadeur et au Wali les faits. Nous remercions le Wali pour la protection et pour l'accueil à l'hôtel, nous parlons des mesures de sécurité pour la maison et nous promettons de quitter à 16h. Les frères ont l'autorisation de revenir au monastère dans la journée. Une escorte nous accompagne jusqu'à Alger. Quand les autorités se retirent, l'archevêque invite l'ambassadeur à visiter la chapelle avec les frères; je demande au Wali s'il désire aussi entrer à la chapelle; sur sa réponse affirmative, je l'invite à entrer avec moi. Le commandant de gendarmerie voulait entrer à la suite, sur un signe de ma main, il comprend très gentiment que cela ne convient pas, de même que le protecteur de l'ambassadeur.

Le cortège se retire. Nous avons une heure pour finir de fermer la maison et charger les voitures. Les frères laissent leur R4 à la disposition de M.M. pour qu'il puisse aller dormir à Médéa. P.R. voulait rester au monastère, j'insiste fermement pour qu'il descende avec nous à cause de la promesse que nous avons faite que personne ne passera la nuit au monastère.

A ce moment-là, un officier de gendarmerie s'aperçoit qu'Amédée n'a pas été interrogé; étant algérien, il n'est pas sur la liste des étrangers. Je l'assiste dans sa déposition et relis le texte arabe avant de le laisser signer. L'officier de gendarmerie s'étonne que nous laissions tout en place, je lui réponds que c'est normal, parce que les Pères vont revenir.

Nous vérifions que tout est bien éteint et fermé à l'hôtellerie et dans tout le monastère. Nous chargeons les voitures. Adieux à tous les voisins. "Ne nous laissez pas, il faut revenir".

Une voiture de gendarmerie nous précède et deux voitures armées suivent nos deux voitures. En arrivant à Alger, je prends la tête du convoi pour guider vers la Maison Diocésaine et nous arrivons vers 17h30.

Je suis heureux d'avoir vécu ces deux journées intenses avec Amédée et Jean-Pierre, tellement sereins, paisibles, humbles, d'avoir éprouvé la force donnée d'En-Haut pour accomplir dans l'instant ce qu'il y a à faire sans préoccupation inutile, d'avoir apprécié le déroulement régulier d'une journée monastique, étonné d'être passé si près de la mort et d'en ressentir une liberté nouvelle. "Que je passe le temps qui me reste à te dire merci."

La semaine suivante

[P. Jean-Pierre] Nous restâmes à la maison diocésaine jusqu'au samedi suivant, jour où nous arriva Dom Armand Veilleux de la part de notre R.P. Général. Il venait nous entourer de toute sa sollicitude et de sa présence fraternelle pendant une dizaine de jours, jusqu'au 11 avril (jeudi). Nous nous retrouvâmes donc tous trois ensemble aux Glycines où P. Georges nous réserve à chacun une chambre dans un quartier calme et silencieux... Père Amédée et moi-même attendons là, jour après jour, des nouvelles de nos chers disparus. Vers la fin du mois d'avril, nous décidons de rejoindre Fès au début de mai, tous deux d'abord... moi seul ensuite, lorsque nous nous rendîmes compte à Tibhirine que P.R. et nos voisins tenaient beaucoup à ce qu'un lien concret soit gardé avec eux de notre part. Je quittai Alger pour Fès le 3 mai...

La lampe du sanctuaire dans notre chapelle de Tibhirine a été soufflée dans cette triste nuit du 26 au 27 mars. La chapelle habitée par les chants et les prières aux heures régulières de l'Office divin, depuis 1937, est devenue soudain silencieuse et vide : "Jusques à quand Seigneur ?". "Ce n'est qu'un au-revoir", chantent nos coeurs. "Nos Frères s'en sont allés". C'était au temps où allait s'ouvrir la grande semaine pascale. Une grande, longue épreuve les attendait. Ils ont achevé leur épreuve tandis que s'achevait le temps pascal, durant la semaine préparatoire à la Pentecôte : "Viens Esprit

du Seigneur, viens, alléluia !" Appel à l'Esprit sur l'Église, sur le monde... Ils sont pris dans l'Oeuvre de Dieu jusqu'au plus intime de leur être, corps et âme... et par elle... Ils sont exaucés dans les aspirations les plus fortes à ne faire qu'un avec lui et à le suivre partout où il va... Magnifique est le Seigneur, tout mon coeur pour chanter Dieu. Quelle sera la part de ceux qui restent ? On verra !!! Surpris par la grande solidarité suscitée à l'occasion de ce drame, solidarité dans l'émoi, la peine et la prière, dans l'espérance aussi.

FAIRE MÉMOIRE POUR DÉCOUVRIR LA SAGESSE

Maîtres et mystiques dans l'École de Charité

La sagesse chrétienne consiste en un projet divin de salut. Ce projet trouve sa source et son sommet dans la Pâque de Jésus Christ. Pour cela, Jésus Christ est la "Sagesse de Dieu" (1 Co 1,24). S'exercer à la sagesse, c'est se rappeler et conserver dans son coeur les interventions salvifiques de Dieu dans l'histoire, en mettant en pratique les normes de conduite qui en découlent. Marie, la Mère de Jésus Christ, est invoquée comme Trône de la Sagesse pour un double motif : parce qu'elle a engendré en son sein la Sagesse faite chair et parce qu'elle a engendré en son coeur la sagesse de qui a su ruminer, peser et interpréter les paroles et la geste salvifique du Christ Seigneur.

Le Seigneur a puissamment oeuvré dans la vie de nos Frères. Son oeuvre en eux est aussi parole. Dans les pages précédentes, nous les avons laissés s'exprimer; ils nous ont eux-mêmes raconté leur histoire et nous en ont dévoilé le sens. Dieu révèle ses secrets à ses amis, les prophètes; cela continue toujours à être vrai.

Depuis leur pâque, nos sept Frères ont commencé à oeuvrer merveilleusement dans notre Ordre... et dans l'Église. Voici l'heure de nous mettre de nouveau à l'écoute de ce que l'Esprit, oeuvrant en eux, dit à l'Église et au monde : il parle et enseigne dans cette école des écoles de charité qu'est l'Ordre.

Il y a un premier message destiné à tous les hommes et à toutes les femmes de bonne volonté. La pâque cachée et silencieuse de ces Frères s'est transformée en appel évangélique qui retentit sans ambiguïté.

- Demande de pardon à Dieu pour les agresseurs. Seul le pardon peut rompre la chaîne de la haine et de la violence. Pardonner est un acte de profond respect qui permet de découvrir dans l'offenseur, au-delà de toute dissemblance, l'image de Dieu. Pardonner c'est reconnaître et proclamer que, malgré notre méchanceté et notre ignorance, Dieu nous reconnaît tous comme des fils et des filles tendrement aimés. Pardonner c'est témoigner, en dépit de tout, de la filiation divine et de la fraternité universelle. La parole de pardon est la parole qui concorde le mieux avec le coeur du martyr en tant que témoin fidèle de l'amour.

J'aimerais, le moment venu, avoir ce laps de lucidité qui me permettrait de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité, en même temps que de pardonner de tout coeur à qui m'aurait atteint... (Christian, Testament spirituel).

- Le martyr qui livre sa vie en pardonnant n'accuse personne. Un groupe extrémiste n'est pas représentatif d'un peuple : rien ne serait plus absurde que d'accuser le peuple algérien ou le monde islamique pour ce qui est advenu. On ne doit pas accuser non plus les auteurs physiques du drame. Il s'agit d'avoir confiance en ce que la parole de pardon puisse dissiper toute ignorance et méchanceté en permettant de faire la lumière en soi-même et de trouver des espaces de liberté pour la transformation de sa propre existence. Tout être humain mérite d'être aimé.

Je ne vois pas comment je pourrais me réjouir que ce peuple que j'aime soit indistinctement accusé de mon meurtre. C'est trop cher payé ce qu'on appellera, peut-être la "grâce du martyr" que de la devoir à un Algérien, quelqu'il soit, surtout s'il dit agir en fidélité à ce qu'il croit être l'islam (...) Et toi aussi, l'ami de la dernière minute, qui n'aura pas su ce que tu faisais. Oui, pour toi aussi je le veux ce MERCI, et cet "A-DIEU" en-visagé de toi. Et qu'il nous soit donné de nous retrouver, farrons heureux, en paradis, s'il plaît à Dieu, notre Père à tous deux. AMEN ! (Christian, Testament spirituel).

- Les martyrs de l'amour sont les vrais artisans de paix. Il ne s'agit pas seulement d'être patient et de supporter ou de tolérer le mal. Il n'est pas suffisant non plus d'être pacifique en ne faisant ou ne souhaitant de mal à personne. Il s'agit de beaucoup plus : édifier et bâtir la paix par le don de sa propre vie. Personne ne la leur a enlevée, ils l'ont livrée.

Je ne pense pas que la violence puisse extirper la violence. Nous ne pouvons exister comme homme qu'en acceptant de nous faire image de l'Amour, tel qu'il s'est manifesté dans le Christ qui, juste, a voulu subir le sort de l'injuste (Luc, Lettre, 24-III-96).

- La vie humaine a un sens - elle est un sentier vers une fin - et on trouve ce sens seulement lorsque la vie est donnée en offrande pure et gratuite. Si la vie est un don reçu, alors vit et fait vivre quiconque convertit sa vie en un don offert. Recevoir et offrir est aimer. Aimer est vivre. Vivre est aimer. Et la mort peut être le dernier acte d'amour capable de donner un sens d'éternité à la vie.

Il n'y a pas de véritable amour de Dieu sans un consentement sans réserve à la mort (Luc, Lettre, 19-III-95).

L'Esprit parle aussi aujourd'hui à l'Église universelle et à toutes les Églises locales. Et voici ce qu'il leur dit.

- Le dialogue interreligieux islamo-chrétien a maintenant de nouveaux motifs pour continuer : sept vies données sont un bon fondement pour une compréhension mutuelle. Ils savaient que les actes parlent beaucoup plus que les paroles.

N'ayant pas les connaissances linguistiques et religieuses nécessaires pour entrer en dialogue avec l'Islam, je me sens appelé plus simplement à l'écoute. Et c'est Dieu écouté en son Verbe envoyé, qui me dit d'écouter, d'accueillir toute cette réalité étrange, différente. Jusqu'à m'en sentir comme responsable: que l'Esprit la conduise vers la vérité tout entière. Et si nous pouvons faire ce chemin ensemble, tant mieux! et on pourra parler et se taire, chemin faisant (Christophe, Journal, 30-1-96).

Nous avons à être témoins de l'Emmanuel, c'est-à-dire du "Dieu-avec". Il y a une présence du "Dieu parmi les hommes" que nous devons assumer, nous. C'est dans cette perspective que nous comprenons notre vocation à être une présence fraternelle d'hommes et de femmes qui partagent la vie de musulmans, d'Algériens, dans la prière, le silence et l'amitié. Les relations Église-Islam sont encore balbutiantes, car nous n'avons pas encore assez vécu à leurs côtés (Christian, Réflexions pour le carême, 8-III-96).

- Les sept martyrs de l'Atlas sont un fruit mûr de l'Église locale et du peuple algérien : ils ont décidé de rester afin de continuer à vivre au milieu de cette Église et de ce peuple. Ils ont désiré faire Église en Algérie pour le peuple algérien.

S'il nous arrive quelque chose, je ne le souhaite pas, nous voulons le vivre ici, en solidarité avec tous ces Algériens et Algériennes qui ont déjà payé de leur vie, seulement solidaires de tous ces inconnus, innocents... Il me semble que Celui qui nous aide aujourd'hui à tenir, c'est Celui qui nous a appelés. J'en reste profondément émerveillé (Michel, Lettre, IV-94).

Certitude que Dieu aime les Algériens, et qu'il a sans doute choisi de le leur prouver en leur donnant nos vies. Alors, les aimons-nous vraiment ? Les aimons-nous assez ? Minute de vérité pour chacun, et lourde responsabilité en ces temps où nos amis se sentent si peu aimés. Lentement, chacun apprend à intégrer la mort dans ce don, et avec elle toutes les autres conditions de ce ministère du vivre ensemble qui est exigence de gratuité totale. À certains jours, tout cela paraît peu raisonnable. Aussi peu raisonnable que de se faire moine... (Christian, Lettre circulaire de la communauté, 25-IV-95).

- Dieu se sert de ce qui est infime pour édifier de grandes choses : seuls les obscurs témoins d'une espérance peuvent devenir des martyrs lumineux de l'amour. Ils ont fait le choix d'être de petites semences enfouies pour que croisse l'arbre géant du Royaume.

Que restera-t-il dans quelques mois de l'Église d'Algérie, de sa visibilité, de ses structures, des personnes qui la composent ? Peu, très peu vraisemblablement. Pourtant je crois que la Bonne Nouvelle est semée, le grain germe (...) L'Esprit est à l'oeuvre, il travaille en profondeur dans le coeur des hommes. Soyons disponibles pour qu'il puisse agir en nous par la prière et la présence aimante à tous nos frères (Paul, Lettre, 11-I-95).

Notre Église a été durement secouée, surtout dans notre diocèse d'Alger. Réduite, meurtrie, elle fait là l'expérience abrupte du dépouillement et de la gratuité inscrits dans l'Évangile comme en chacune de nos vocations à la suite de Jésus. Vulnérable, fragile à l'extrême, elle se découvre aussi plus libre et plus crédible dans son vœu "d'aimer jusqu'à l'extrême"... (Christian, Comment, dans la situation présente, rejoignons-nous le charisme de notre Ordre?, 21-11-95).

Devant la mort, dis-moi que ma foi - Amour - tiendra bon. Soudain je suis effrayé de croire (Christophe, Journal, 1-12-94).

Me voici devant vous, ô mon Dieu... Me voici, riche de misère et de pauvreté, et d'une lâcheté sans nom. Me voici devant Vous qui n'êtes qu'Amour et Miséricorde. Devant vous, mais par votre seule grâce, m'y voilà toute entier, avec tout mon esprit, tout mon coeur, toute ma volonté (Bruno, 21-03-90).

Il y a aussi une parole pour nous, moines et moniales de l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance. Pour nous qui, après neuf siècles d'existence, nous préparons à franchir le seuil d'un nouveau millénaire avec un coeur renouvelé et dilaté.

- Ils ont suivi Jésus, jusqu'au bout, selon le radicalisme absolu de l'Évangile. Ils ont assumé les attitudes et les options de Jésus. Ils ont embrassé son destin. Ils ont été défigurés avec Lui pour Lui être configurés. Ils ont pris sur eux la croix de l'abnégation afin de hâter l'avènement du Royaume. Ils n'ont rien préféré à l'amour du Christ, Serviteur des serviteurs de Dieu.

*Je te demande en ce jour la grâce de devenir serviteur
et de donner ma vie*

*ici
 en rançon pour la paix
 en rançon pour la vie
 Jésus attire moi
 en ta joie
 d'amour crucifié.
 (Christophe, Journal, 25-7-95).*

- Ils se sont élancés vers le mystère jusqu'à en être pleinement transformés. Une mystérieuse influence leur a permis de faire l'expérience du mystère jusqu'à devenir feu et lumière. Nos sept mystiques nous tendent la main pour nous introduire nous aussi dans la gloire transformante de Dieu. Ils nous invitent à fixer le regard dans l'obscurité de la ténèbre jusqu'à contempler le visage de l'Autre. Ils nous disent qu'il n'y a pas de transcendance sans transparence et immanence. La Parole et l'Eucharistie sont la porte d'accès au cœur de Dieu, source de toute transformation.

*Tu me parles - quand je dis et chante: Pour moi grâce à ton amour, j'accède à ta maison.
 Là en moi - si loin, si proche:
 En Toi, j'ai accès à mon je, livré à l'amour dont tu es aimé,
 si quelqu'un m'aime - et comment dire je t'aime sinon grâce à ton Souffle même.
 Nous viendrons chez lui
 Moi et mon Père.
 (Christophe, Journal, 4-3-94).*

- Ils ont vécu, ils sont morts et ils sont entrés dans la vie éternelle ensemble. La communauté est le lieu sacré de la révélation de Dieu. L'amour les a soudés en une solidarité impérissable. La vie commune sans communion de vie importe peu. La *koinonia* rend visible le Ressuscité faisant toutes choses nouvelles. Ils n'ont pas cherché leur propre intérêt mais celui des autres, pour cela le Seigneur les a introduits ensemble et en même temps à la vie éternelle.

*Écoute, Église : Je suis.
 Écoute, moi en toi, comme le Père et moi, Lui en moi et moi en Lui,
 nous sommes UN
 Écoute : je suis en toi la Résurrection : la Vie.
 Grâce à toi (en toi, avec toi), je franchis la muraille. Il y a mon péché dressé devant moi - ce manque d'amour-donné à mes frères - grâce à toi, je ne reste pas - pas trop longtemps - effrayé, désespéré... Je franchis la mort.
 Quand donc mon existence fraternelle sera-t-elle vécue de ce côté-là
 car tu désires nous voir parvenir ensemble à cette Vie éternelle.
 Aujourd'hui tu me dis : lève-toi, va vers toi-même, vers ton Je pascal.
 (Christophe, Journal, 30-10-94).*

Noël 1993 a été pour la communauté de l'Atlas une expérience qui a marqué leur vie. Deux ans plus tard, ils reconnaissaient que : *"par le biais de cet événement, nous nous sommes sentis invités à naître. La vie de l'homme va de naissance en naissance (...). Dans notre vie il y a toujours un enfant à qui donner le jour : le fils de Dieu que nous sommes chacun de nous"* (Christian, *Réflexions sur le Carême*, 8-3-96).

Nous aussi, moines et moniales Cisterciens, par ce qui est advenu à nos Frères, nous sommes invités à renaître. Le chemin a été tracé, il n'y a plus qu'à le parcourir.

Avec Jésus, tous ensemble, vers le Père.
À partir de l'Ordre, par l'Église, jusqu'aux confins de l'humanité.
Dans l'ouverture à l'inculturation, au discernement, à l'oecuménisme et au dialogue.

Il ne s'agit pas de mourir mais bien de vivre radicalement. Et si le prix de la fidélité est la mort, payons ce prix, en sachant que c'est ainsi qu'on achète la Vie.

O Jésus, j'accepte de grand coeur que ta mort se renouvelle, s'accomplisse en moi; je sais qu'avec toi, on remonte de cette vertigineuse descente aux abîmes en proclamant au démon sa défaite (Célestin, Antienne pascale).

L'authentique pèlerin a les deux pieds bien posés dans le présent et il les porte promptement vers le futur sachant que le Seigneur guide ses pas. Le chemin se fait en allant de l'avant quand il y a de la musique et des chansons dans le coeur. Dans une lettre posthume, Père Célestin le disait lui-même en toute simplicité :

En assurant mes services du jour (et cela m'aide chaque jour), je chante ce matin deux petites phrases: "O Dieu, tu es notre Espérance sur le visage de tout vivant"; et "Merveille de ta grâce!, Tu confies à des hommes les secrets du Père" (Lettre, 22-1-96).

Je vous embrasse fraternellement en Marie de saint Joseph,

Bernardo Olivera
Abbé Général